

# **Allongée dans l'eau**

**Melvyn Pharaon**

2020



## Allongé dans l'eau

On m'a enlevé ma grand-mère.

J'étais jeune, je vivais avec elle, je ne me souviens que de très peu de choses. Nous avons un jardin. Très vert, avec beaucoup de buissons au fond. Et un étang. Au-delà des limites de notre terrain commençait la forêt.

Je me souviens de ma mère. Je me souviens l'observer discuter avec ma grand-mère au fond du jardin.

Elles parlaient dans une langue que je ne comprenais pas.

C'est ce que je garde de l'enfance. La couleur du jardin, la forêt, un sentiment d'étrangeté, et ma grand-mère. Immense pilier d'amour et de sécurité.

C'est bête parce qu'il manque pleins de choses, il y a pleins de trous.

Je sais que j'allais à l'école mais je n'en garde pas de souvenirs. À part peut-être une cruauté d'enfant qui m'avait étonné, une injustice qui m'avait révolté, des jumelles avec qui je faisais de la balançoire. De petits flashes de ce genre.

Nous avons un chien renard. J'étais la seule à pouvoir jouer avec sans risquer d'être mordu.

J'ai beaucoup pleuré le jour de sa mort. Comme tout les jeux passés se sont unis en un seul et unique moment, où je récupère un jouet dans sa gueule, j'ai littéralement deux souvenirs de lui.

Le jouet que je lui retire de la gueule, et le jour de sa mort.

Je pense que je pourrais également compter les souvenirs qu'il me reste de ma grand-mère.

Je ne préfère pas.

Toujours est-il que, c'est justement lorsqu'on me l'a enlevé, que mon autre vie a commencé.

Comme si l'on m'avait réveillé en me versant un verre d'eau glacé sur la nuque. Toutes les incohérences, les absurdités violemment réelles de cette vie m'ont sautées aux yeux. Ma faiblesse, mon impuissance. Impossible de revenir à la douce ignorance.

Je déteste les gens qui parlent *d'avancer dans la vie* comme s'il était possible de reculer ou de faire du surplace. L'existence n'est que mouvement perpétuel, et je ne vois pas quelle conclusion en tirer.

On ne peut rien y faire, parfois ça semble aller de soi, mais dès que j'y pense un peu, ça me paraît juste bizarre.

## Allongé dans l'eau

*Beaucoup de vagues*, perdu en haute mer, tu te découvres des branchies.  
Pendant la traversée *beaucoup de vagues*,  
Au fond de l'eau, tu rencontres à nouveau tes ancêtres, t'acquittes de ta dette et te déleste du poids  
des fantômes.  
Allégé, l'eau t'a mené au milieu d'un marécage, dur de savoir par où continuer.  
Tu as les pieds, ils te seront utiles pour atteindre la plage, et constater,  
que tu t'es échoué sur un archipel d'Îles Solitudes.

En face de toi

Allongée dans l'eau

*Une hyène recouverte de miel*

## Branchies

- En fait, tu te retrouves face à des gens qui sont légitimés, par une institution, à pouvoir évaluer la tienne de légitimité, justement. C'est très particulier, une partie de toi a forcément envie de les séduire, vu que la réussite de cet exercice réside dans le fait d'obtenir leur validation. C'est assez gênant si l'on part du principe que l'objectif de ta pratique n'est pas de convaincre ces gens.

Je l'écoutais. Il s'exprimait d'une façon qui m'était agréable. L'écouter se passionner pour un sujet aussi futile, avait quelque chose d'irréel. Une pause dans une vie qui défilait très vite.

- En même temps, tu me diras que cette institution est elle-même légitimée par une société. Société dont je ne partage pas les critères de valeurs. Il y a quelque chose de contradictoire à chercher à être approuvé par un système qu'on désapprouve...

Je regardais ses mains, ses expressions faciales. Deux films qui racontaient la même histoire de façons différentes. Je n'aurais pas pu choisir l'un en faveur de l'autre.

- ... Et il y a quelque chose de douloureux à ne pas trouver un espace auquel on a totalement envie d'adhérer.

Au final, c'est plus ou moins, toujours la même chose. Chacun fait comme il peut. Eux, ils ont joué leurs rôles, alors ils m'ont donné leurs avis sur ce que j'avais fait, et ce que je devrais faire, ou ne pas faire.

Seulement, ils partaient du présupposé que nous avions les mêmes buts, eux et moi. Autrement, ils n'auraient pas pu me dire ce qui serait *mieux*, sans m'avoir demandé quel était mon but.

Je me demandais s'il faisait partie de ces gens, piégés par amertume dans leur passé, lorsqu'un nouveau groupe est entré dans le bar. Je les ai reconnus tout de suite, ce qui m'a laissé une avance appréciable.

- Ce qui est intéressant, c'est de se confronter à une parole plus libérée qu'à l'accoutumée...

Je lui ai dit de ne pas me quitter des yeux, et lui ai expliqué brièvement la situation. À savoir que nous allions sortir d'ici d'un pas décidé, sans nous retourner, même si l'on nous interpellait. Qu'il allait déposer l'argent sur la table. *Maintenant*. Manquerait plus que le serveur attire l'attention sur nous. Forcément, il voulait une explication, je lui ai rappelé de ne pas me quitter des yeux, il aurait déjà dû comprendre, mais il faut toujours tout leur expliquer dans ces cas-là.

Je ne pouvais pas m'empêcher de créer des liens avec des innocents, pour ensuite les foutre dans la merde...

D'abord, on sort d'ici, après je t'explique. Fini ton verre. Non, on ne s'en fout pas, vu que jusqu'à preuve du contraire, c'est ce que font les gens quand ils quittent un bar. Ils finissent leurs putain de verres. J'ai fini le sien. Lui ai demandé quel était le paradoxe de recevoir une validation, faisant autorité dans une discipline sans but objectif, pendant qu'on se levait et se dirigeait vers la sortie. Il a réussi à me sortir quelques banalités sur la subjectivité en ne balayant que très rapidement la salle du regard. Bon orateur. Nous avons pris la première rue perpendiculaire au bar. Là, j'ai pressé le pas, pris le maximum de petites rues mettant de la distance entre eux et nous. Dans ce genre de situation il est fréquent qu'un humain mette plusieurs minutes à restituer un visage. Il était aussi possible qu'ils ne m'aient pas vu, mais à quoi bon prendre le risque ?



## Branchies

Condamné à rester en mouvement.

Pas de répit, gavé ou affamé, juste pas de répit.

Épuisant de nager pour faire du surplace.

Nager en haute mer plonge dans un autre état, tu sais les failles, mais tu vas vite et n'y prêtes pas attention.

Allongé dans l'eau, tu contemples les failles, tout ceux que ton inertie tire vers le bas.

Seule, l'envie de faire le mort.

*Ailleurs est bloqué*

Tout est mouvement, vitesse, et lenteur relative.

*Ce n'est pas des poumons mais des branchies*

Combien de liens as-tu tranché ?

Se noyer, ou gesticuler.

Tu n'as jamais appris à nager

## Ancêtres

*- En fait le plus fou, c'était de me rendre sur les lieux associés à l'enfance de ma mère. Ça signifiait beaucoup pour moi, et je fus même étonné de ne pas ressentir de nostalgie.*

Évidemment. Comment pourrait-on ressentir de la nostalgie de moments que l'on a pas vécu ? j'aurais dû me taire mais je le lui ai fait remarquer.

*- Exactement ! Le simple fait de m'en étonner montre la confusion dans laquelle j'étais. À l'évidence, je devais le réaliser avec ma chair. Désacraliser ces lieux, qui ne sont pas, ne sont plus, des endroits spéciaux. Plus pour moi !*

J'étais sceptique sur la nécessité de faire onze mille kilomètres pour réaliser une évidence. D'un autre côté, il avait vraiment l'air d'avoir vécu quelque chose de fort. Il était très enthousiaste à l'idée de me transmettre son expérience, comme si je pouvais le comprendre. Il y a des choses qui ne se partagent pas.

Néanmoins, j'étais d'accord sur le fait que certaines choses devaient être comprises par la chair. Les entendre intellectuellement n'était pas suffisant, et c'était bien pour ça qu'on ne pouvait pas les partager. Il était donc en train d'essayer de faire quelque chose d'impossible. Peut-être qu'il aimait simplement s'écouter parler. Je l'ai trouvé naïf et beau.

*- Je devais aussi trouver la grand-mère de ma mère, et faire ce geste que ma mère n'a pas pu faire...*

*Je ne sais pas pourquoi je m'étais mis ça en tête, mais c'était la dernière chose dont je devais me libérer.*

*Ça pesait lourd, et je ne pouvais pas m'empêcher de repousser le moment.*

*J'avais toujours une excuse, il manquait toujours quelque chose, ce n'était jamais le moment idéal.*

Voilà autre chose. Qu'est-ce que ça pouvait bien changer ? On ne peut pas dire au revoir à un mort. Ou en tout cas, pas plus en se tenant devant sa tombe, qu'au milieu de son salon. Là, il parlait carrément de dire au revoir, de la part de quelqu'un d'autre, à un mort qu'il n'avait même pas connu. Évidemment qu'il ne l'avait pas retrouvé. Les sépultures qui ne sont pas maintenues en état par les familles disparaissent dans l'anonymat. Les plaques s'effacent, le bois s'use, les caveaux sont pillés.

Des os, de la poussière, dans des cercueils, puis dans des urnes. Rien de plus.

*- La déception passée, j'ai réalisé que ce qui était important pour moi c'était de savoir que j'avais fait mon possible. De m'être acquitté avec bonne volonté des fardeaux de l'histoire familiale, dont je me sentais responsable, peut-être, parce que j'étais plus en mesure que d'autres, de pouvoir y*

*faire face.*

*Je me suis encore, un peu plus, libéré du poids des fantômes, et j'ai reçu la permission de laisser enfin, les morts où ils étaient.*

Et où étaient-ils justement ? Ça m'a rappelé l'époque où je croyais que je les retrouverai. Dans ce monde, ou dans un autre. Et le moment où je n'y ai plus cru. J'aurai payé cher pour y croire encore, mais ce n'était pas comme ça que cela fonctionnait, en tout cas pas chez moi. Je n'ai aucune envie de laisser les morts où ils sont. Je veux les invoquer, les faire vivre à travers moi. Pourquoi je voudrais les laisser je ne sais où ? Ils sont morts, ils n'ont aucun besoin d'être nulle part. Ils ne sont nulle part. Si je ne les fait pas exister, ils ne sont juste plus. Non ! Pourquoi voudrais-je laisser les morts ? Qu'on laisse les vivants tranquille, qu'ils crèvent.

Je me demandais bien de quelle manière les morts avaient pesé sur lui. Je le trouvais bien léger moi, léger, et disposé à dévorer la vie. Il n'avait pas l'air d'être rongé par la rancune, ou par la culpabilité, ou par quoi que ce soit.

Il s'était finalement arrêté de parler et me regardait.

Qu'est-ce que je lui trouvais ? Pourquoi avais-je arrêté de rechercher ces furieuses pauses durant lesquelles je pouvais tout oublier. Mon existence.

Il n'était même pas capable d'apprécier les plaisirs du sexe, sans en faire quelque chose de dangereusement intime.

Si même les parenthèses devenaient pénibles, je n'allais pas m'en sortir.

La prochaine fois, on pourrait aller marcher au milieu des arbres et se taire un peu. Il appréciait l'idée.

Je me demandais bien ce que, lui, me trouvait.

N'empêche, s'alléger d'un poids, quel qu'il soit, était une perspective séduisante.



## Ancêtres

Vous étiez là, partout, tout le temps. Dans chacun des plus petits éléments me composant.

Mon sang, ma salive, ma sueur.  
Mes envies, mes peurs, ma fureur.

*Comment osez-vous vous étonner de ce que je suis ?*

Tous autant que vous êtes, vous ne m'avez en rien, facilité la tâche !

Si je vous comprends ?

J'ai de l'empathie pour vous, car vous n'étiez pas plus fort que moi.

Vous avez fait ce que, j'ignore comment, j'aurais fait à votre place.

À la mienne, vous m'auriez compris, tout comme je me comprends. *No con la mente*

Vous n'êtes plus que récits, transformés par ceux qui vous transmettent.

*Presque.*

Vous êtes aussi les instincts, que mon corps n'a pas appris via sa propre expérience.

Ces instincts ne peuvent pas mentir...

*An gadé yo an zyé, é yo di mwen onlo, san yo jen palé ban mwen*

Tout au fond de l'eau, je les ai rencontrés.

## Haute mer

Des Beaufs. Ils riaient fort, complètement ivres qu'ils étaient, je me demandais ce que je foutais là. Clairement. Ce devait être parce qu'il faisait froid, ou que je comptais les détrousser. Peut-être que c'était l'un de ces moments, où je ne me sens pas vraiment bien, et que j'ai besoin de sentir la vie chez d'autres êtres humains. Bref, ils se marraient bien. Moi un peu moins, je ne sais pas pourquoi, subitement l'alcool ne faisait plus autant effet, et je réalisais à quel point c'était une bande de blaireaux.

Celui qui flirtait le plus ouvertement avec moi, me prit par la main, et m'entraîna à l'étage. Je me laissais faire. Ça m'allait bien de quitter le groupe. Il y avait une salle de bain, j'ai pris les devants, on est rentré dans la salle de bain. J'ai fermé la porte à clef. C'est ce qu'il voulait, mais il fut désarçonné. J'avais pris l'ascendant psychologique. C'est toujours la même histoire.

Il s'est ressaisi, s'est approché de moi dans une attitude prédatrice quand, le genou est monté aux couilles, le coude au visage et le crochet au foie. Il a gémi. Je l'ai fait basculer dans la baignoire en lui chopant une jambe. J'ai ouvert l'arrivée d'eau et je l'ai tabassé. Il n'arrivait pas prendre d'ap-puis suffisamment bons pour pouvoir se relever pendant que je l'arrosais d'eau et de coups de poings. À certains moments, il s'agrippait à moi et tentait de m'attirer dans la baignoire avec lui, mais plus je le frappais, plus il perdait en vigueur. À la fin, il essayait seulement de se protéger, la tête repliée dans les bras. Au bout de quelques minutes, je me suis sentie fatiguée et calmée. Le son de l'eau qui coulait avait dû atténuer les bruits, et même s'il avait pas mal gueulé avant d'accepter son sort, ils avaient sûrement dû penser que nous baisions bruyamment.

Je les entendais encore en bas. Mon amant lui, était parfaitement silencieux.

On n'y voyait pas clair entre la lumière jaune de la salle de bain et l'eau rougeâtre de la baignoire. J'ai fait basculer sa tête dans l'eau, sans qu'il réagisse.

Il était soit déjà mort, soit inconscient, mais s'il était inconscient, il n'allait pas tarder à se noyer dans moins de quinze centimètres d'eau.

Ridicule.

Ce n'était pas la première fois, mais à chaque fois ça me paraissait irréel.

Ah ! Sa jambe venait de tressaillir. Ça n'indiquait pas forcément qu'il était en vie, ni l'inverse.

De toute manière, je n'allais pas m'éterniser plus longtemps pour le découvrir. Je reçus une nouvelle salve de rires gras et suintants, en passant de la salle de bain à la chambre.

En face de moi, une fenêtre donnant sur la rue, et une nuit noire dans laquelle s'envelopper.

## Haute mer

Oubliée la barque, oublié le rivage, oubliée la vague, celle qui venait de frapper,  
et toutes les autres, maintenant que ta tête transperçait la surface.

Du bleu dans tous les sens. Plus si sûr que le ciel soit le haut, peut-être qu'on t'avait menti.

En face de toi: *une montagne*.

Tu ne connais rien d'autre, rien n'a existé avant elle.

Son écume éternelle te dit d'abandonner.

*La peur ne s'épuise jamais*

La peur remplit tout l'espace, entre la naissance et la mort de la montagne.

Frappé de plein fouet, il n'y a plus de haut ni de bas. Plus de peur. Que le présent.

*Le miel recouvre ta chair à vif*

Puis, tu réalises qu'il te reste encore *trop*,

*trop* pour te permettre de ne pas essayer.

Ne pas essayer de transpercer à nouveau la surface.

## Traversée

J'ai posé une main sur son épaule et avant qu'il se retourne, lui ai envoyé un bon coup de genou entre les jambes. Forcément, la douleur le fit se courber un peu, mais en lui assénant un coup de coude, je me suis dit qu'il avait trop facilement encaissé le coup dans les parties. Il esquiva un troisième coup et riposta avec un crochet, qui me fit visualiser avec précision mes cotes. Je l'avais empoigné à deux mains, en cherchant à monter le genou au visage. Sans succès. Je me fis soulever puis projeter sur le dos. Pendant que mon adversaire, qui probablement était de sexe féminin, posait un genou sur mon thorax, tout en m'étranglant, je réalisais qu'il avait beaucoup plus de force que moi. Ensuite, tout s'est accéléré, j'ai enfoncé mes pouces dans ses orbites, elle a relâché son emprise pour se dégager, j'ai frappé dans sa poitrine, roulé sur le côté, et enfoncé mon couteau dans sa gorge. Deux fois. Un troisième coup de couteau dans la tempe.

Pourquoi dans la tempe ? Ça n'avait rien de professionnel.

*C'est de la folie putain, je ne devrais pas être en colère. Je ne serai jamais comme ceux qui le font uniquement pour l'argent. Aaah, c'est ce qu'ils disent, je ne suis pas avec eux quand ça se passe. De toute façon, il faut être taré pour faire ça. Être un raté. Chercher une excuse pour dissocier le monstre de soi-même, ou juste être une coquille vide. On ne peut pas être à ce point une coquille vide.*

Je m'étais allongée sur elle, le poids de mon corps contenant ses spasmes, attendant l'inertie.

Je regardais le tapis.

À l'endroit où il rencontrait le pied du bureau, le sac sous le bureau, les motifs du tapis, la poussière.

À chaque fois ça m'impressionnait de voir que le monde ne s'écroulait pas. Qui vit, qui meurt, tout ça n'a d'importance que pour nous. Celle qui se battait furieusement pour survivre, n'était plus qu'un corps, aussi indifférent à l'agitation des humains, que cette chambre au sort de ses locataires.

Il y avait plein de sang encore très rouge. J'aurais eu envie que tout soit propre. C'était toujours un bordel après. En reprenant mon sang-froid, je repassais par toutes les phases rationnelles.

Évaluer le bruit que nous avions du faire. Être attentif aux signes qui indiqueraient la présence d'autres personnes, et leurs éventuelles réactions. *Rien.*

En me levant, j'ai senti que j'avais mal au flanc, au cou, et au visage. Je me suis assise sur le lit en me demandant de quoi j'avais l'air.

## Traversée

Avancer.

Pas forcément vers l'avant, mais vers quelque part.

Tourner en rond, est-ce avancer ?

Avancer à reculons.

Et tourner en rond à reculons ?

Rester en mouvement, car l'inertie tue.

*Il n'y a que le mouvement, vitesse ou lenteur relative*

Rester suffisamment en mouvement, car l'inertie, même relative, tue.

En réalité, elle ne tue pas vraiment, elle atténue simplement les couleurs.

Le miel se mélange à tout ce qui suinte de la plaie.

Peut-être que le miel, suinte de la plaie.

Il n'y a pas de poil entre le miel et la plaie, le miel prend appuie sur la plaie.

Le miel recouvre le sang. À l'endroit où le miel et le sang se mélangent, autre chose se crée.  
Quelque chose de visqueux.

La nuit est lourde, un peu moins que la fatigue, mais quand même. Trop inconfortable de s'allonger sur le sol.

Le prochain point d'eau est loin. Il est loin, mais il est. Tu ne doutes pas de son existence.

Tu sais l'eau.

La vie devient à nouveau simple.

*Elle ne l'est jamais*

Pénible, mais simple. Avancer vers l'eau.

Le point d'eau pourrait être asséché, tu pourrais mourir avant de l'atteindre.

Tu sais l'eau. Tu ne sais rien d'autre.

Avancer vers l'eau.

## Îles Solitudes

Je déteste les gens qui parlent d'avancer dans la vie comme s'il était possible de reculer ou de faire du surplace. L'existence n'est que mouvement perpétuel et je ne vois pas quelle conclusion en tirer.

On ne peut rien y faire, parfois ça semble aller de soi, mais dès que j'y pense un peu, ça me paraît juste bizarre.

Ça faisait longtemps que je n'avais pas vu ma sœur, plusieurs années, je n'avais pas vraiment compté. Ça faisait longtemps que je ne comptais plus grand-chose. Je me suis demandé quel âge elle avait. Elle était un peu plus jeune que moi. Nous n'avions jamais été très proches, je n'ai presque pas de souvenir de l'époque où j'avais habité avec eux.

Elle m'avait servi à boire, on discutait de la peau de l'eau pour ne pas trop se mouiller.

Nous savions bien que si j'étais resté dans le coin, nous ne nous serions pas vu plus que ça, mais comme j'étais sur le départ, ça donnait une impression de dernière fois.

Plutôt triste pour une dernière fois. J'ai demandé par convention des nouvelles de notre mère, que j'aurais pu prendre moi-même si je l'avais voulu. Je n'ai pas vraiment écouté les détails de sa réponse, mais me suis dit que, tant mieux, tout allait bien dans l'ensemble. Pas que je me sentais vraiment impliqué, ni que j'aurais pu faire quoi que ce soit pour les aider. Mais bon, c'était toujours ça de pris.

J'ai évoqué des souvenirs de notre grand-mère et l'ai senti se raidir.

Elle n'a rien fait pour m'arrêter, mais c'était maintenant clair : ces souvenirs n'étaient pas les bienvenus ici. Ma gorge s'est serrée. J'ai comprimé un intense tremblement intérieur. J'ai voulu fermer les yeux mais j'ai eu peur que ça se remarque. J'aurais voulu demander quel était le problème, mais j'aurais crié. Je n'aurais accepté aucune fausse excuse, aucune politesse, quoi qu'elle dise, ce serait des conneries. Je la voyais avec son air de comme si de rien. J'ai fixé la moquette en prenant une profonde, mais autant que possible discrète, respiration. Je n'allais pas frapper ma sœur.

Je l'avais déjà beaucoup fait enfant, en pourtant peu d'occasions possibles.

À présent, c'était différent.

Le pire, c'est que je sentais que ce n'était pas si loin. Il suffisait d'ouvrir la valve, ou plutôt d'arrêter de la maintenir, de toutes mes forces, fermée, pour que l'impulsion m'emporte jusqu'à la retombée d'adrénaline.

Là-bas, je n'aurais plus qu'à constater passivement les dégâts.

Je me demandais si l'on pouvait deviner ce qui se passait en moi. J'ai agrippé la table basse et me suis senti faible.

*Autre respiration.*

Si je ne pouvais pas évoquer la seule chose qui nous liait, et comptait réellement à mes yeux, nous n'avions vraiment plus rien à partager. Les dernières fois que nous nous étions vu n'avaient pas été différentes, je me demandais à quoi ça rimait, et surtout, pourquoi je créais ces situations. Rien ne m'y obligeait. J'étais difficile à trouver. Il suffisait de ne plus donner de signe de vie.

Je deviendrais un lointain souvenir, comme elle en deviendrait un pour moi. Comme elle l'était déjà d'ailleurs.

Comme nous l'étions l'une pour l'autre.

L'air de la pièce pesait une tonne et chacun faisait comme s'il ne se passait rien.

Il aurait peut-être été bon de vider nos sacs, mais c'était trop risqué. De toute façon, ma sœur aussi était en prise avec ses démons. Elle n'aurait pas pu m'alléger. Je me suis souvenu d'un pote qui disait, dans un créole d'une île que j'ai oublié: *chacun porte son fardeau et il n'y a que le mien que je puisse supporter.*

Je n'étais pas sûr de pouvoir supporter le mien, mais peu importe, je venais de m'éloigner de la zone de danger.

Ma sœur cherchait, pour masquer le vide, à entrer dans un autre espace que nous aurions en commun.

Il n'y en avait pas.

Elle a fini par me parler de football. Ce fut l'une des passions éphémères de ma première vie.

Je l'oubliais toujours, et étais toujours surprise qu'elle s'en souviennne. Pourquoi le foot plus qu'autre chose ? À présent je n'en avais plus rien à foutre et ne pouvais que répondre *Ah ouais ? C'est fou, ou putain, ils étaient nuls eux à l'époque.* Apparemment, elle jouait dans l'équipe de son boulot pour faire un peu de sport. J'ai trouvé ça bien. L'idée de jouer une partie me parut aussi séduisante qu'un de ces rêves, fait justement pour en rester un. Il n'était pas réaliste de penser que j'allais me retrouver de nouveau à sociabiliser, avec des gens réunis par autre chose que l'appât du gain.

Nos verres étaient vides et les bols, contenant de quoi grignoter, encore à moitié pleins.

Nous nous étions déjà resservies. Je me suis levé en prononçant un mot qui m'a paru être un son dépourvu de sens, mais qui en réalité en était chargé : *Bon.*

On s'est regardé. Elle était émue. Moi aussi. Peut-être parce qu'on savait maintenant qu'on ne briserait jamais le mur qui nous séparait.

Il y a des liens qui sont plus durs à trancher que d'autres.

Quand si peu de choses te rattachent au monde, ça paraît presque absurde d'être encore en vie.

Une fois sur le palier, je me suis rendu compte que j'avais envie de pisser. Je n'allais pas faire marche arrière.

Je me suis senti légère et libre en mettant de la distance entre moi et l'appartement. J'allais encore apprendre une nouvelle langue. Ça occuperait, pendant un moment, la majeure partie de mon espace mental.

Je ferai des rencontres superficielles, pour me distraire et acquérir rapidement la langue, juste le nécessaire pour pouvoir communiquer.

Niveau thunes, j'étais large, je pouvais voir plusieurs mois devant moi.

La nouveauté ne m'excitait absolument pas. Sûrement parce qu'elle était, elle aussi, superficielle. Même si rien n'était jamais tout à fait identique, j'allais basiquement faire les mêmes choses, dans les mêmes espaces, à un autre endroit du globe.



## Îles Solitudes

Tu es enfin arrivé jusqu'à la plage.

C'est seulement maintenant que tu réalises que tu t'es, en fin de compte, échoué sur un archipel d'îles solitudes.

Il y en a des centaines. Peut-être plus, évidemment bien plus.

Il n'y a jamais eu de paradis.

Tu ne sais pas comment tu as pu survivre si loin de la mer, tu ne sais pas comment tu as pu survivre tout court.

Après de longues périodes de manque, tu t'y abandonnais. *Abandonne !*

Le long du fleuve-rivière-delta-estuaire, combien de kilomètres en essayant de traduire ton sensible dans différentes langues, toute aussi menteuses ?

*C'était la même eau.*

La même dans laquelle tu t'es noyé. Il fallait juste y nager. Peut-être.

C'était la même eau qui reflétait le ciel, quand plus personne ne t'attendait nulle part.

*Tu t'es assis sur le sable.*

La plage peut être une prison. En prison dans l'apnée du concret, on rêve de bords de mer.

En prison sur la plage, on ne rêve plus.

Il n'y a pas d'autre ici. Chacun son île. Chacun son fardeau.

Un continent ? Une grosse île.

Il y a-t-il un morceau de terre qui ne soit pas entouré d'eau ?

Assis sur le sable, face à la mer, rien ne méritera jamais que tu te lèves.

Tu es enfin arrivé jusqu'à la plage.

En face de toi, allongée dans l'eau, une hyène recouverte de miel !

Cours ! Rentre dans l'eau, *éclaboussement*, jette toi dessus, étrangle-la ! Tue-la !

Elle n'a même pas honte !

-Moi aussi, je suis sale. J'aimerais que ce soit du miel...

Tu as sûrement raison et j'ai sûrement tort, mais je n'ai pas encore la force de me lever.

M'allonger dans l'eau... Oui...

Si je m'allonge, je ne pourrais peut-être pas regagner la surface.

## Marécages

J'avais juste envie de fondre dans la foule, fondre dans le son, fondre dans le tremblement.

Danser jusqu'à n'être plus que corps. Je suppose que c'est aussi pour ça qu'on prend de la drogue. J'avais seulement bu et fumé, mais le mélange me faisait beaucoup d'effet. L'alcool me désinhibait et l'herbe me rendait plus sensible au toucher. Le DJ était assez bon pour que je puisse atteindre ce point, où maintenu en suspension entre le sol et le plafond par une rage libératrice, je devenais légère, car ce n'était plus moi qui me portais. Je voyais flou mais je ne voulais pas voir.

Il suffit d'un rien pour sortir de ce précieux état :

-Une mauvaise transition musicale

-Un connard qui estime qu'une piste de danse, au milieu d'un set, est le moment et l'endroit propice pour tenter d'entamer une discussion.

J'ai eu le droit aux deux. Je ne me souviens pas des mots exacts, mais après qu'il n'eût pas daigné comprendre le message, pourtant clair, qui émanait de moi, je l'ai repoussé en l'invitant à aller se faire foutre.

La patience n'est pas ma vertu principale. Il s'est senti agressé, et suffisamment dans son bon droit pour exprimer son mécontentement en m'agrippant par le bras.

Il y a des gens qui sont vraiment gonflés. Je n'ai pas eu le temps de m'indigner de sa réaction car une connexion synaptique transforma, sa main vexée sur mon bras, en dos étonné sur le sol featuring ma semelle furieuse sur ses dents. La sécurité est venue le secourir comme s'il était une pauvre petite chose. Ce qui signifiait évidemment être agressif envers moi.

Je n'avais pas l'intention d'émettre de résistance mais ils n'ont pas cessé de vouloir me montrer qu'ils avaient le contrôle sur mon corps. Surtout un en particulier. Pire qu'un policier. On s'est chauffé pendant le court mais intense trajet menant vers la sortie.

Les deux autres avaient levé le pied, et nous regardaient pendant qu'on se la collait sur le parking. Évidemment se battre éméchée contre un videur n'est pas une idée enfantée par l'instinct de préservation.

Il se débrouillait bien, et j'avais déjà encaissé quelques coups, quand je crus voir une ouverture pour le cueillir en plein menton. J'y suis allé comme un bourrin, avec tout le poids de mon corps. Résultat, je n'ai même pas vu ce qui m'a touché.

Je me suis retenu à la dureté du sol sous mes doigts pour ne pas sombrer. Tout le reste n'était que vagues de chaleur. Je me suis relevé. Il m'insultait en s'avançant vers moi. Je me suis représenté l'endroit où, à travers mes vêtements, ma lame était en contact avec mon corps ; me suis fléchi, légère sur mes appuis : s'il attaquait, je lui tranchais la gorge.

Ses collègues lui disaient de se calmer tout en m'exhortant à m'en aller. *C'est une meuf. Allez casse toi.* Je n'étais que pure tension. Sur la défensive, je n'avais plus la force d'exiger quoi que ce soit. J'aurais rêvé pouvoir être ailleurs, si j'avais eu accès à cette fonction de mon cerveau.

À son flot d'insultes je n'avais pas répondu un mot. Il se trouvait exactement à la limite de la zone à partir de laquelle je me sentirai agressé. Je n'avais plus la possibilité de reculer, j'étais totalement

passive. La décision de si, oui ou non, j'allais commettre un acte fatal, ne dépendait plus de moi, mais uniquement de lui. De s'il décidait de s'avancer d'un pas de plus. J'avais laissé reposer sa vie, nos deux vies, entre ses mains, sans même qu'il en soit au courant.

C'est à ce moment que les autres ont allié le geste à la parole, un lui a mis la main sur l'épaule. J'ai fait quelque pas à reculons pendant qu'ils se disputaient. La scène de western avait laissé place au pitoyable parking humide sur lequel nous étions. Je me suis retournée, et suis parti.

Mes poils se sont hérissés quand il m'a à nouveau insulté de pute en hurlant. Cette enflure voulait vraiment gagner sur tous les tableaux.

Après réflexion, je pense qu'il m'a mis un *pied-tête*.



## Marécage

La saleté t'accompagnait, comme une fatigue oubliée, mais toujours présente.  
Oubliée, jusqu'à sa prochaine, inévitable et pourtant surprenante, *incarnation*.  
Tu errais sans but.  
L'eau dans laquelle tu traînais tes pieds boueux était stagnante.  
Tu buvais les larves qui y flottaient.  
Les moustiques et les taons,  
te dévoraient lorsque tu essayais de dormir,  
au pied de ces arbres séduisants et trompeurs.

Parfois, je croisais un marcheur égaré, je plantais mes crocs dans sa gorge.

## Vagues

Je m'étais laissé porter. On s'était baladé à travers le parc, très joli parc. Je n'aime pas les jardins où la végétation est dressée avec tant de rigueur, mais je dois avouer que celui-ci fut une respiration au milieu de l'apnée de la ville. J'étais distraite, forcément, j'essayais de donner le change, tout en feignant d'ignorer ce que nous savions tous les deux. Le motif officieux de ce rendez-vous. J'ai discuté, été sèche, parfois amusante, parfois mordante, sûrement moins que d'habitude, mais assez pour préserver l'illusion. Pour retarder le moment. Pour qu'il ne se sente pas obligé de précipiter l'inévitable.

Je ne me souviens de rien de ce que j'ai pu dire, j'ai attrapé un bout de ciel, le rouge d'une fleur et m'y suis accroché. Il n'y avait rien d'autre à faire, c'est comme ça, il y a des choses qui ne se combattent pas. Impossible de leur défoncer le crâne ou autre chose, elles n'ont pas de crâne.

Il y en avaient déjà eu pleins des rendez-vous, c'est bien avant qu'il aurait fallu faire quelque chose pour ne pas en arriver là, mais est-ce que ça en aurait valu l'absence de joie ?

J'ai en ai eu besoin, j'en ai le droit.

Ça aurait pu finir autrement, et en même temps c'était couru d'avance.

Je le voyais se toucher compulsivement les mains... Nous étions assis, ça faisait quelques minutes que nous n'avions plus fait semblant. Nous étions assis, et tous les astres s'étaient silencieusement alignés.

Ça faisait un bruit de dingue.

Finalement il a parlé, clairement, ça lui a demandé du courage. Il a un peu tourné autour du pot, plus il s'approchait du but, plus il faisait de grands gestes et moins il me regardait dans les yeux.

Et puis **Pow!** Dans un visible effort physique, la situation fut verbalisée.

Plus de place pour le doute, pour l'espoir d'un malentendu, pour l'ignorance tacite.

Le mal était fait.

Nous avons un accord. On aurait dû l'écrire noir sur blanc. Ça n'aurait rien changé.

Il y eut une pause, nous nous sommes regardés. J'ai cru voir dans ses yeux qu'il n'était pas totalement dépourvu d'espoir. Puis est venu le moment où il a compris, ça s'est écrit en toute lettre sur son visage, j'ai l'impression de pouvoir revoir la scène au ralenti. Ça pourrait presque être comique... Mais ça n'a rien eu de comique. J'ai vu sa douleur, et j'ai eu mal.

Ma pulpe s'est tordue sans que ma peau se plisse. Je voyais les symptômes de sa souffrance sans pouvoir en connaître l'intensité, et je sentais la mienne sans savoir si elle se voyait.

Je savais que je n'allais pas en mourir. Le sang de mon âme coulait hors de ses veines, mais ma chair était intacte.

Je ne sais pas combien de temps ça a duré, mais quand j'ai repris conscience des choses autour de moi, il n'avait pas bougé. Il était toujours assis à côté de moi, fixant intensément un point en face de lui.

Le corps tendu et la respiration bridée. Il avait le menton en appui sur ses poings, les ruisseaux changeaient de trajectoire sur ses phalanges, avant de se jeter en chute libre vers la mer. On aurait vraiment dit une chute d'eau. À proprement parler s'en était une, mais je veux dire qu'on aurait vraiment dit une cascade. Ce qui faisait de lui une montagne. J'ai réalisé que je pleurais aussi.

C'était la première fois que ça m'arrivait dans cette vie.

J'ai enfin pu me laisser aller, bah oui, qu'est-ce qu'il croyait ce connard qui se roulait dans ses sentiments ? Moi aussi j'avais un cœur. Nos mondes étaient trop éloignés.

Je n'ai pas pu m'empêcher de voir l'ironie de la situation. Tous les deux assis à pleurer. Inconso-lables comme des adolescents.

J'ai pensé à la seconde fois que j'avais tué quelqu'un.

La mauvaise conscience... Oui, j'avais mauvaise conscience. Je l'aimais beaucoup, j'aurais voulu pouvoir l'aimer plus fortement, le protéger, le consoler, mais ce n'était pas possible.

Et pendant qu'il souffrait parce qu'il était amoureux, moi, je devais à nouveau faire le deuil de la vie que je n'aurai jamais.



## Vagues

Les vagues surprennent toujours. Elles emportent.

Lutter contre.

Se laisser entraîner.

Les vagues sont.

Elles entraînent la réaction.

Les vagues surprennent, emportent, entraînent.

Nager, flotter, couler, dans son sens ou à contre-courant, les vagues sont.

Elles emmènent sur des rivages inconnus, au fond d'océans souvent familiers,

brisent des barques, en portent d'autres, elles tuent, donc font vivre.

Les vagues surprennent, emportent, entraînent, emmènent, brisent, portent, tuent et font vivre.

Toujours.

Les vagues sont.

Mais seulement parce que nous sommes. Si nous n'étions pas, il n'y aurait pas de vagues.



...

**Léonora MIANO,**

*Tels des astres éteints/ Blues pour Élise/ Ces âmes chagrines  
L'intérieur de la nuit/ Les aubes écarlates/ Contours du jour qui vient  
La saison de l'ombre  
Habiter la frontière  
Écrits pour la parole*

**Eduardo GALEANO,**

*El libro de los abrazos*

**Maryse CONDÉ,**

*Moi, Tituba sorcière...Noire de Salem*

**Danny LAFERRIÈRE,**

*L'énigme du retour  
Comment faire l'amour à un nègre sans se fatiguer*

**Faïza GUÈNE**

*Du rêve pour les oufs  
Les gens du balto*

**George PEREC,**

*W ou le Souvenir d'enfance*

**Aimé CÉSAIRE,**

*Cahier d'un retour au pays natal  
Discours sur le colonialisme*

**Compte de LAUTRÉMONT,**

*Les chants de Maldoror*

**Virginie DESPENTES,**

*King Kong théorie*

**Friedrich NIETZSCHE,**

*Vérité et mensonge au sens extra-moral*

**Josph ZOBEL**

*La rue case-nègre*

**Guy HOCQUENGUEM,**

*Fin de section*

**Chinua ACHEBE**

*Things fall appart*